

Come as a tourist and go as a friend !

(2000)

Cette formule est omniprésente aux portes des lodges où l'on peut manger et dormir le long des treks du Népal. Nous avons choisi celui du Langtang qui se complète par un retour par l'Helambu. Il est entièrement équipé, pour dormir et manger, et peut donc facilement se faire sans guide ni porteur. Il suffit de mettre dans son sac à dos un duvet, des vêtements de rechange, un pull, une veste polaire, quelques affaires de toilette et puis basta ! Le gîte et le couvert sont disponibles tout au long du chemin, toutes les heures dans les zones agricoles et toutes les deux heures dans les zones montagneuses. Il n'y a donc pas de vivres à transporter, juste une gourde si l'on ne veut ni du thé noir ni des bouteilles d'eau minérale disponibles partout. L'itinéraire est facile à trouver, que ce soit grâce à une carte ou aux renseignements des natifs.

Mais avant d'atteindre le Langtang, depuis Katmandu, il faut prendre un bus, c'est à dire réserver des places la veille en se rendant à la gare routière. Là, on y apprend qu'il part à 7h45, qu'il met de 7 à 8 heures pour se rendre à Dunche, le village le plus proche par où passe la route. Nous voici donc le Mercredi 29 Mars, à 7h30 au départ des bus. Nous envoyons nos sacs sur la galerie et prenons nos places numérotées. Il n'y a que 25 places assises, mais le bus se remplit bien au delà. Deux tabourets et un bidon dans l'allée centrale tiennent lieu de strapontin. Des gens debout viennent s'y ajouter et une partie du surnombre monte sur la galerie ; on peut voir leurs ombres par la fenêtre. Il y a une mauvaise télévision suspendue au plafond derrière le chauffeur. Avant de partir, il essaye de régler l'image d'un film policier et musical - un genre typique du cinéma indien - dans lequel les méchants portent cette mention dilatoire sur le front. Dès le départ, l'image est devenue si mauvaise que le chauffeur arrête l'engin et nous passe des cassettes de musique indo-népalaise tonitruante, avec des chanteuses aux voix suraiguës.

Pour quitter la vallée de Katmandu, il faut passer des cols élevés. La route est étroite, raide et tourne beaucoup. Elle révèle une campagne minutieusement tenue avec des cultures en minuscules terrasses qui épousent au mieux un relief très tourmenté. Les maisons sont souvent construites en équilibre entre le bord de la route et la pente comblée avec des pierres, sur une petite surface gagnée sur le vide. Je m'imagine un film d'épouvante dans

lequel un car ou un camion rate son virage et précipite passagers et maison dans le précipice.

Jusqu'à Trisuli Bazar, la route est goudronnée. Nous ne nous sommes arrêtés qu'une fois pour changer une roue. Le pneu n'était pas jeune, loin de là, mais ni plus ni moins que les autres, et il n'était pas crevé. Pourquoi celui là ? A Trisuli, qui est au fond de la vallée, il fait plutôt chaud et il y a des rizières. Nous faisons une pause déjeuner, bien qu'il ne soit que 11h30. Nous achetons quelques mandarines, bien sèches, et des bananes naines, pas mauvaises. C'est après que le chauffeur doit se donner à fond. La route est mal empierrée, ravinée par les pluies d'été et elle monte rapidement jusqu'à 2000 m et plus. Chaque croisement d'un autre véhicule donne lieu à des manœuvres et quand notre car recule, tout le monde retient son souffle. Au grès des villages, des gens montent et descendent. Il y a même une jolie jeune fille sur le siège du chauffeur qui continue imperturbablement à changer les cassettes.

Au premier poste de police, tous les touristes descendent ; il s'agit juste de recopier son identité dans un registre. Malheureusement, nous arrivons au moment où l'on entame une nouvelle page et il faut tirer les colonnes et remettre les intitulés en tête. Le préposé est presque illettré, ce qui ralentit tout. Encore quelques kilomètres et pas mal de poussière pour atteindre le second poste. Là, nous remplissons un nouveau registre et montrons nos tickets d'accès au parc du Langtang, que nous avons achetés 650 rps à Katmandu. Ceux qui ne l'ont pas fait peuvent s'acquitter des droits. Evidemment, il y a des problèmes de monnaie, ce qui n'active pas les formalités. Au passage, on nous fait sommairement vider nos sacs à dos que l'on a descendus de la galerie avec une bonne couche de poussière. Nous vérifions que nos tubes dentifrice ou crème solaire, qui auraient pu éclater en servant de siège aux passagers du toit, sont indemnes.

Nous apprenons que Dunche n'est qu'à 10 mn à pied et plutôt que d'attendre que le car reparte, nous finissons à pied. Plusieurs personnes viennent nous proposer leurs services en tant que guide ou porteur. Je décline l'offre mais j'en profite pour me renseigner sur le prix de journée ; c'est 5\$ ou 350 roupies, soit 35 F, nourriture et logement compris. Les lodges sont répartis sur l'unique rue du village. Les deux plus attrayants se font face et nous choisissons le Langtang View recommandé par notre guide. Le lit est à 100 rps, ce qui est cher pour la montagne, où les prix s'échelonnent de 0 à 25 rps, avec une exception en haute altitude. Mais sommes nous en montagne ou encore sur la route ? Dans ce lodge, les murs intérieurs sont en dur, alors que pour la plupart ce sont de minces cloisons de bois mal agencées au plan très simple. Ici, il y a tout un labyrinthe de chambres sur trois niveaux. La salle d'eau est sommaire mais la nourriture est bonne. En dînant seuls, nous nous demandons où sont passés les autres randonneurs. Ils ne sont pas allés manger dans un simple restaurant du village, car il n'y en a pas.

Noce à Syabru, un village tibétain

Jeudi 30 Mars

C'est notre premier jour de marche. Mais d'abord il y a le petit déjeuner, *a big pot of black tea, tibetan bread with jam or honey*. La confiture népalaise est la même partout ; elle a un goût de produit pharmaceutique. Par contre les miels sont différents. Ils sont très liquides, légers en sucre et en parfum. Nous n'hésiterons plus. Ensuite il y a la note à régler. Ici elle est particulièrement douce malgré les nuits : 800 rps pour trois. En moyenne, à la montagne, nous dépenserons 500 rps par personne et par jour, soit 50 F, en buvant du thé et de l'eau minérale. Il faut ajouter les boissons comme les bières et les cocas, partout disponibles, si l'on y tient. Souvent ce sont les touristes eux-mêmes qui font l'addition, car les tenanciers ne savent pas vraiment compter. Certains ont une calculette, d'autres des enfants qui vont à l'école, parfois les deux.

Nous marchons. D'abord sur la route carrossable jusqu'à Barkhu, d'où part le chemin pour Syabru, le village qui contrôle l'accès à la vallée du Langtang. A la sortie de Dunche, le sentier pour les lacs du Gosaïn Kund part sur la droite. Nous continuons à traverser la partie basse du village, jusqu'au pont qui enjambe la Trisuli Khola. Nous rattrapons un groupe de dix français pas jeunes du tout, qui partent pour le même périple, mais en expédition, avec tentes et nourriture, donc avec un *sirdar* (le guide), un cuisinier et des porteurs. Ces derniers sont incroyablement chargés. C'est sans doute l'agence de trekking qui a fixé les charges, mais j'en ai honte pour les commanditaires. Le village de Barkhu, que nous aurions pu gagner en bus la veille, en partant une heure plus tôt de Katmandu, est atteint en 1h30. Il manque tout autant de charme que Dunche et ses lodges ont l'air bien vieillots. Nous ne regrettons pas notre choix et quittons volontiers la route pour les chemins de montagne.

Celui-ci est agréable. Il monte doucement et offre un spectacle panoramique sur le Ganesh Himal qui dépasse les 7000 m et d'autres montagnes blanches situées au Tibet chinois. La frontière n'est pas loin, un jour ou deux de marche, mais pour nous elle est fermée. En chemin nous croisons une suédoise qui marche avec un guide et un porteur. Comme ils n'ont visiblement pas de tente, ce dernier n'a que le sac de la fille, guère plus gros que les nôtres et donc très léger comparé à ceux du groupe français. Le guide ne porte que son sac ; ils ont tiré le bon lot.

Nous sommes rattrapés par un tibétain qui commence par nous venter les mérites de son lodge à Syabru, dans un anglais suffisant pour ce qu'il nous raconte. Il nous parle de lui : il est né à Daramsala en Inde, de parents tibétains qui ont fui l'invasion chinoise ; il a épousé une native de Syabru d'origine tibétaine ; ils ont acheté ce lodge il y a 9 ans. Il nous parle des plantes, des montagnes que l'on voit et nous traduit quelques mots courants

de népalais. Quand nous nous arrêtons pour prendre un thé, il nous attend. Il repart avec nous, nous montre la vallée de la Langtang Khola qui s'étire perpendiculairement et dévoile tout ce que nous allons parcourir demain. L'homme est sympathique et nous sommes prêts à aller chez lui.

Son lodge est convenable et nous voici bientôt installés. Des chambres simples, à l'étage, un lit en bois et une mince mousse par dessus enveloppée dans un drap blanc ; une jolie salle à manger en véranda suspendue. Pour autant, il ne nous lâche pas et nous comprenons qu'il nous a attiré chez lui pour notre clientèle, mais aussi - surtout ? - pour le plaisir de la conversation. Il n'a pourtant pas grand chose à dire et nous devons le questionner sur tout. Il nous annonce qu'un mariage tibétain va avoir lieu et que tout commence vers 16h. Bonne raison pour nous éclipser, faire le tour du village et assister à la fête.

Le village s'étire sur l'arête d'une colline. Les maisons sont toutes tournées vers l'est et les hautes montagnes. Les plus anciennes - les plus nombreuses - sont bâties sur le même plan : une bergerie basse, en pierre, de plein pied sur une aire de battage, avec une échelle pour atteindre le premier étage dont la façade est en bois. Elle accède à un renforcement protégé par le toit. La pièce attenante est ornée d'une belle fenêtre sculptée donnant trois petites ouvertures de la taille d'un visage, qui sont parfois fermées par un volet plein. La qualité des sculptures en fait tout le charme.

Des adolescents arpentent le village et s'arrêtent pour chanter et danser ; sans doute l'annonce du mariage. Ils sont suivis par une ribambelle d'enfants pour qui c'est jour de fête. Elle a lieu sur une esplanade commune à deux maisons. Les mariés sont assis par terre, côte à côte avec, sur la même ligne, des hommes âgés à droite du marié et un autre couple jeune à gauche de la mariée. Devant eux, une sorte de table basse avec une cruche en cuivre et quelques offrandes. Tout près, beaucoup de gens assis à même des poutres posées sur le sol leur font face. Tous parlent entre eux, sauf les mariés qui ne disent mot. De temps en temps, un homme se lève, fait un compliment (?) en s'adressant aux mariés, puis se rassoit. L'un d'entre eux leur passe un peu de beurre sur les cheveux ; ceci aura lieu deux fois. Les hommes entament en cœur une rengaine. Le groupe des femmes, assises du côté de la mariée, répond de même par d'autres chansons.

Des gens vont sans cesse de l'esplanade à la maison. Ils grimpent à l'échelle, disparaissent à l'intérieur et ressortent beaucoup plus tard, si bien qu'on a l'impression que la maison est pleine de monde. Les mariés n'échangent toujours pas un mot ; ils ne se regardent même pas. On dirait qu'ils se font la gueule. La femme est petite, fluette, même pour une tibétaine. Elle est vêtue d'une belle robe rouge, avec des broderies également rouges, et porte de nombreuses écharpes blanches ou jaunes clair qu'on vient de lui passer autour du cou au détour d'un compliment. Au moment où elle se lève pour gagner la maison, je découvre qu'elle porte des tennis psychédéliques qui gâchent tout. Mais, comme dans les noces polonaises d'il y a vingt ans, on reconnaît

la mariée à celle qui porte des baskets neuves ! Elle ne paraît plus très jeune, au point que je me suis demandé, si la mariée n'était pas sa voisine nettement plus gaie. Mais non. Une vieille américaine, qui est venue plusieurs fois ici, nous explique qu'elle a 33 ans, que c'est son premier mariage - ce qui est très tardif dans une région où les femmes ont leur premier enfant vers 18 - 20 ans. Elle est du village d'en face, de l'autre côté de la rivière, à quatre bonnes heures de marche. Le marié est d'ici ; il a 24 ans et c'est aussi son premier mariage. Nous n'en saurons pas plus.

Au bout d'une heure commence la présentation des cadeaux. Un récitant se place face au couple avec plusieurs assistants qui centralisent les dons. Pour chaque présent, il fait un petit récitatif - du donateur et du cadeau (?) - et un des assistants pose une écharpe blanche ou jaune clair, en tissu léger, sur les épaules de chaque marié. Le premier don, le plus important, est composé d'un paquet de tissus - peut être contient-il autre chose ? - et d'une somme d'argent qu'à la couleur des billets j'estime à six ou sept mille roupies. Les autres cadeaux sont de moindre importance et très rapidement, il n'y a plus que de très petites sommes (150 rps) déposées sur un plateau avec le même cérémonial - récitatif déclamatoire et écharpe autour du cou - si bien que les mariés disparaissent rapidement sous un important volume de gaze blanche.

Alors que la cérémonie des cadeaux tire à sa fin, les boissons apparaissent. Des femmes descendent de la maison avec des grandes bouilloires et des bassines pleines de verres. Elles distribuent du *tchang* aux personnes autour d'elles ; j'ai même droit à un verre. Mon impression ? Pour faire simple, si vous voulez offrir un apéritif exotique, prenez une bière blonde légère, versez la dans un récipient et passez au mixer ou au fouet à œufs. Servez tiède et vous êtes sûr que vos invités n'en reprendront pas !

Nous retournons à notre lodge et profitons de l'insistance de notre hôte, qui vient assister à notre repas, pour lui poser quelques questions sur le mariage. Selon lui, c'est très simple. Pas de formalité civile ni de rituel religieux. Un garçon voit une fille ; ils se plaisent, les parents s'entendent - sur quoi ? - et une cérémonie similaire a lieu ; ils sont mariés. Et comment se séparent-ils ? Tout aussi simplement. La femme habite chez son mari ; elle repart. Et les enfants ? Ils restent avec leur père, ou avec leur mère. Même si les tibétains sont très pauvres, et qu'il n'y a pas grand chose à partager. Cette vision angélique de la famille, dépourvue de propriété collective, nous laisse dubitatifs. Les familles sont rapidement nombreuses et souffrent souvent de malnutrition. Comme partout, le partage de la terre et de ce qu'elle produit est un problème vital. L'américaine nous a parlé de jeunes hommes qui, après trois enfants, se font opérer pour ne plus en avoir.

Après le dîner, nous retournons sur l'esplanade où la fête bat son plein. Un feu de bois brûle en son centre et une unique lampe à acétylène éclaire vaguement l'ensemble. Beaucoup de gens sont assis par terre autour du feu - il y a même des étrangers - et une ronde chantante tourne tout autour. Les

garçons en forment un demi cercle et les filles aussi. Pas de mélange, alors que les tibétains ne semblent pas prudes. Les uns et les autres se répondent par des chants, en cœur et en tournant lentement, sans la moindre musique. Ces chants dureront jusqu'à 2h du matin et les invités du village d'en face repartiront peu à peu dans la nuit.

Le long de la Langtang Khola

Vendredi 31

Nous commençons notre parcours en aller-retour dans la vallée de la Langtang Khola qui a été décrite, dans les années 50, comme la plus belle des vallées himalayennes. Elle est découpée en étapes équilibrées : Syabru - Lama Hotel - Langtang village - Kiangchin Gompa. Les deux premiers tronçons prennent 5h de marche et le troisième 2h30. Si l'on veut faire plus lentement, ou déjeuner au milieu, il y a deux étapes intermédiaires, à Bamboo Lodge et Ghora Tabela. Plus de nombreuses tea-shops, si bien que la vallée se parcourt à son rythme.

Mais d'abord il faut descendre jusqu'au lit de la rivière. Une première traversée des champs en dessous de Syabru nous amène à un pont qui franchit un torrent secondaire. Au niveau du pont, il y a une capture d'eau qui est guidée, au travers d'un toit en natte tressée, jusqu'à une *bhatti* (cabane). Cette chute artisanale fait tourner un rustique moulin à grains. Nous sommes déjà descendus de 250 mètres et nous allons en remonter 50 avant de plonger au bord de la rivière où il y a une autre *bhatti* avec un étalage d'artisanat. Christiane y achète une jolie ceinture tissée pour 120 rps. Au total nous calculons qu'il faudra remonter 600 mètres pour regagner Syabru au retour. La vallée est très encaissée et le chemin assez bien fait monte et descend sur la rive gauche. A chaque clairière, se trouve un ou plusieurs lodges avec sa boutique d'épicerie et d'artisanat. Nous prenons un thé à Bamboo Lodge, dans le vacarme du torrent.

Plus loin, nous croisons un pauvre *sherpa* qui nous demande "de la médecine" pour des maux de ventre. C'est clair, et nous lui donnons deux pilules contre la courante. De part et d'autre du pont qui enjambe la rivière il y a deux *bhattis* pour manger. Nous choisissons la seconde, tenue par une charmante femme. Deux, trois beaux enfants jouent sur le chemin qui traverse sa terrasse. Nous sommes rejoints par le malade qui nous vente le lodge d'un parent pour la prochaine étape. Il nous demande un papier et un stylo pour lui transmettre un message. Nous constatons qu'il sait écrire en népalais, mais au bout de deux lignes, il nous fait ajouter le nom du lodge en caractères latins qu'il ne maîtrise pas. Avant de repartir, il nous prend la main et la porte à son front. En le revoyant à cette même étape, nous concluons qu'il s'agit simplement de publicité. C'est une coutume généralisée. Certains lodges font même imprimer des bostols, façon carte de visite, qu'ils remettent à leurs

clients pour distribuer sur le chemin. Nous participerons nous aussi à cette campagne de pub!

Encore deux heures de montée et nous voici à Lama Hotel ; il est 14h30. Le premier lodge porte le nom du lieu - en fait c'est le lodge qui lui a donné son nom - et le patron nous accueille aimablement pour nous faire visiter ses chambres. Elles sont bien et comme il y a une douche chauffée par des panneaux solaires, nous restons. Sur son esplanade nous rêvassons en attendant la douche. La fille de la maison est magnifiquement vêtue à la tibétaine, avec une jolie ceinture en métal articulé à laquelle est suspendue une cuillère en argent. Elle répand le contenu de ma trousse de toilette sur la table et semble très intriguée par mes boules de cire pour oreille, mon minuscule peigne à moustache et par le sparadrap. J'en coupe une petite tranche dont je fais une bague à son petit frère.

Samedi 1 Avril

Il y a 1100 m de dénivelé à parcourir pour atteindre le village de Langtang. La montée est assez régulière, mais en deux parties bien différentes.

- La première, jusqu'à 3000 m, est dans une forêt tropicale encaissée dans une vallée étroite. Nous sommes un peu en avance pour les rhododendrons ; il n'y a que quelques arbres aux fleurs rouges. A l'aller, nous faisons fuir une bande de singes et au retour, nous pourrions les observer sur la rive opposée. Ils sont quatre ou cinq, visibles en haut d'un arbre, en train de manger de jeunes feuilles. D'après les étudiants qui les observaient et qui nous les ont montrés, ce sont des *langurs* qui vivent en bande dans la vallée. Ils ont une grosse tête blanche sur un corps à fourrure grise sur le ventre, plus claire sur le dos ; leur face est anthracite.
- La seconde partie est une vallée glaciaire, élargie, à la végétation clairsemée, dominée par des sommets de plus de 6000 m. Le changement est brutal au hameau de Ghora Tabela. Peu après les lodges, il y a un poste de police où l'on décline encore son identité. Au retour, je signerai une nouvelle fois en face de mon nom, que je devrai retrouver moi-même, car tous ces militaires sont illettrés - du moins dans notre alphabet.

Peu avant Langtang, chef-lieu administratif, un hameau tibétain du nom de Gumpa, en retrait sur la colline, est plaqué contre des falaises. Je pose mon sac et grimpe vers une grosse bâtisse qui a l'air d'une *gompa* (temple). Devant, est suspendue une grosse cloche gravée. Le temple a l'air abandonné, tout comme la plupart des maisons. Deux ou trois cheminées fument encore, et quelques moutons paissent gardés par des enfants. Je photographie les toits en bois couverts de pierres pour les assurer, ce qui en dit long sur les vents dans ce lieu désolé à près de 3500 m. Un vieux sort de je ne sais où,

et me fait visiter la nouvelle *gompa*. Tout ce qui différencie cette maison des autres est une pointe dorée sur le toit et l'absence de fenêtre. Dans l'obscurité, je distingue une grande statue de Bouddha habillé de vrais vêtements avec de nombreuses écharpes comme celles du mariage. A coté, une autre statue plus petite, sans doute Guru Rimpoche le saint homme qui a "évangélisé" les vallées de l'Himalaya, est aussi couverte d'écharpes. Sur le côté droit, on devine une série de tableaux peints assez délabrés. Il fait tellement sombre que je ne vois pas s'il s'agit de panneaux décoratifs où des représentations des dieux. Le vieux me propose de photographier moyennant 100 rps, mais je ne les ai pas sur moi. Je lui promets de repasser au retour, mais je n'en ai rien fait et j'ai sans doute eu tort. En tout cas, ce hameau devait être important, puisqu'il a sa *gompa*, son Bouddha et ses peintures religieuses.

En comparaison, Langtang est animé. A l'entrée, un moulin à eau égraine ses prières. Trois petits ruisseaux ont été canalisés vers des roues à aubes surmontées de tambour de prières. Si bien qu'ils tournent sans cesse et œuvrent à la protection et à la prospérité du village. C'est sans doute ce qui a manqué à Gumpa. Le bas du village est surtout composé de lodges clairsemés. Nous choisissons le plus grand qui a une douche solaire. Après ce rituel bénéfique, nous allons nous promener dans la partie haute. Les fermes sont concentrées autour de ruelles étroites et empierrées. Certaines ont une jolie façade en bois. Quelques yaks entrent et sortent des cours et l'on voit arriver un groupe de quatre bêtes dont l'une, avec ses longs poils blancs, accompagnée de sont petit, est superbe. En les suivant, nous sommes abordés par une jeune femme portant son bébé dans le dos. Elle nous explique que le petit a la diarrhée et nous retournons au lodge pour lui donner des gélules. Nous éprouvons quelques difficultés à lui expliquer qu'il ne faut lui en donner qu'une seule par jour.

Dimanche 2

Nous partons pour Kyangchin Gompa situé à 3950 m. Le chemin est souvent dédoublé de part et d'autre de larges murets de pierres gravées. Comme il faut contourner tous les édifices sacrés par la gauche - clockwise - le chemin doit passer des deux côtés. Ces murs sont longs de 10 à 50 mètres et haut de deux. Ils sont composés alternativement d'une couche de pierres verticales portant inscription - exceptionnellement une image de Bouddha ou une roue symbolique - et d'une couche de pierres plates posées horizontalement. Il peut y avoir de 2 à 4 épaisseurs. Les inscriptions sont souvent très effacées par les intempéries.

Le village de Kiangchin Gompa est surtout composé de lodges et d'une fromagerie qui ne doit fonctionner que lorsque les yaks sont dans les pâturages d'altitude. Actuellement il n'y en a pas, car l'herbe est jaune et rare. Tout est très sec. Nous choisissons le Yala lodge, repeint de neuf, et dégustons une petite soupe au soleil, car il est presque midi. Sitôt fait, nous montons

au Chekyang, colline dont l'une des pointes domine le village. Nous grimpons dans un vallon qui se dirige vers un col qui nous paraît bien loin. Nous dépassons les 4400 m et il faut s'arrêter tous les cinquante, puis vingt pas. Nous sommes doublées par un jeune homme qui gravit cette pente comme une dune du bord de mer, en courant ! Enfin, nous y voici. Nous regagnons la pointe et l'altimètre affiche 4670 m. Un gros cairn et des mats portent de nombreux drapeaux tibétains aux couleurs autrefois vives. Nous sommes devant la face sud-est du Langtang Lirung qui, avec ses 7225 m nous écrase de près de 3000 mètres. Un gigantesque glacier se déroule sur presque toute la hauteur de la face. Nous redescendons par un très joli chemin sur le fil de l'arête, passons par l'autre sommet visible du village que nous regagnons par des pentes raides. Nous avons finalement fait près de 1200 m de dénivelé à 4000 m d'altitude pour notre quatrième jour de marche.

Lundi 3

Olivier et moi partons pour le Tserko, une grosse colline qui domine le fond de la vallée et qui flirte avec les 5000 mètres. Nous ne sommes pas sûr d'y arriver, mais il faut bien essayer. Il faut d'abord traverser un torrent au doux nom de Chubi Chu, qui a creusé un fossé de 15 mètres. Des cairns indiquent le passage. Après, le chemin monte raide jusqu'à quelques maisons en ruines, puis part en pente douce sur la droite. Nous suivons cette invitation à la paresse, croisons cinq yaks qui broutent paisiblement sur une crête, mais nous ne gagnons guère en altitude. Au bout de deux heures nous prenons le "yak" par les cornes ; il faut monter droit vers le sommet, face à la pente d'herbe et de pierriers que l'on peut heureusement éviter. Finalement il nous faudra plus de cinq heures pour monter. Le sommet est un vaste plateau qui s'étire jusqu'au Yala peak et sous l'épaule est du Langtang Lirung. Au sud-est se détache la splendide face blanche du Gachempo, striée de fines fronces rectilignes mises en valeur par le soleil de l'après-midi. Sur la fin nous sommes doublés par deux jeunes allemands qui n'ont guère mis moins de temps. Nous descendons ensemble par les éboulis, mais il faut quand même 2h30 pour revenir, bien fourbus, à Kiangchin Gompa. Nous retrouvons un couple de français de Hanoï qui, entraînés par leur sirdar mais pas plus acclimatés que nous, sont montés directement en 3h et descendus en 1h, disent-ils.

Le retour à Syabru se fait en deux jours ; un pour Lama Hotel où nous retournons au même lodge qu'à l'aller et un autre pour regagner Syabru. Là nous sommes assaillis par tous les tenanciers de lodges - ils sont vingt - qui veulent tous nous faire visiter leurs chambres. Il n'y en a que deux qui ont une douche avec chauffage solaire. Ce simple avantage est déterminant, et les tenanciers qui l'ont acquis forcent les autres à les suivre. Ceux qui n'en ont pas les moyens sont condamnés à fermer ou à aller chercher leurs clients sur le chemin, comme pour nous à l'aller. Le Yeti Lodge a donc une excellente douche chaude et il est tenu par une femme très sympathique, née ici de

parents tibétains exilés. Après le souper, pour retarder quelque peu l'heure du coucher - il est 8 h - nous commandons un pot de Mustang coffee, sans savoir de quoi il s'agit. Surprise agréable, c'est un délicieux café arrosé avec de l'alcool de millet !

Du Langtang à l'Helambu

Notre projet est de monter au lac de Gosain Kund qui est à 4381 m d'altitude. C'est un lieu de pèlerinage des hindouistes, car le lac a soit disant été créé par Siva d'un coup de son fameux trident dans la montagne. Les eaux qui s'écoulent ont suscité deux autres lacs situés en dessous ; la légende ne dit pas comment les trois lacs supérieurs sont apparus. Juste au dessus des lacs il y a un col, le Laurebina Pass à 4600 m, qui permet, après une longue traversée, de rejoindre la région de l'Helambu. C'est notre projet, si les conditions d'enneigement sont favorables. Notre ascension à 5000 m, pratiquement sans neige, nous a rassuré sur ce point.

Jeudi 6

La première étape va de Syabru (2300 m) à Singompa (3350 m). Il y a donc 1100 mètres de dénivelé, mais nous sommes acclimatés. Nous montons assez rapidement dans la forêt pendant 3 heures pour arriver à un épaulement déboisé de la crête où il y a une vue fantastique et deux pauvres lodges pour déjeuner. Ça tombe bien, il est 11h30. Après le repas, nous repartons doucement. Il ne reste qu'une heure de marche dans une très belle forêt aux arbres gigantesques de 30 m et plus. En débouchant sur une vaste clairière nous faisons fuir une bande de singes, toujours ces mêmes *langurs*. Ils sont plus de 50 et prennent tout leur temps dès qu'ils sont suffisamment loin de nous. Nous les observons à la jumelle ; ils s'arrêtent, grappillent autour d'eux, s'épouillent, repartent et finissent par disparaître.

Singompa n'est pas vraiment un village, juste un assemblage de lodges sur le chemin de Dunche à Gosain Kund que l'on vient de rejoindre. Nous voyons arriver quelques malheureux ayant choisi cette montée brutale de 1400 m comme mise en jambe ; ça leur apprendra à lire les cartes. En plus des lodges il y a une fromagerie, une belle maison en contrebas et une *gompa*. Sa porte en bois sculpté et ses moucharabiehs aux fenêtres témoignent de son ancienneté. Pourtant il ne semble pas y avoir de village alentour.

Nous allons au lodge qui a l'air le plus chic ; il y a même des nappes sur les tables et des banquettes autour du poêle dans la salle commune. C'est un luxe unique dans la région et pourtant il n'y a personne d'autre que nous. Nous retrouvons un couple de Nîmes qui était à Syabru et prenons un thé ensemble dans la très chic véranda en étage, dont la table est ornée d'un napperon. Eux aussi font le classique Langtang + Gosain Kund. Ils se sont adressés à une agence de trekking de Katmandu qui leur a fourni un *sirdar* (guide) et deux

porteurs ; ça me semble beaucoup pour deux personnes, mais je n'en dis mot. En fait c'est le *sirdar* qui choisit les lodges et qui règle toutes les dépenses. Le plus souvent ils suivent son choix, mais là, ils trouvent notre lodge tellement mieux qu'ils vont déménager pour s'installer avec nous. L'ancien logeur, sans doute vexé, leur a facturé la chambre qu'ils n'ont pas occupée ; 50 rps, c'est toujours ça de gagné !

Vendredi 7

Aujourd'hui, nous montons aux lacs en suivant la crête. Il faut atteindre les 4400 m et nous comptons sur notre entraînement au Tserko pour avaler les 1050 mètres de dénivelé. Nous montons sans peine à travers la forêt jusqu'aux lodges de Chalang Patti que l'on peut atteindre directement depuis Syabru, mais par un mauvais sentier que tout le monde nous a déconseillé. En voyant les lodges nous ne regrettons rien. Nous nous arrêtons pour déjeuner à Laurebinayak où un jeune garçon fait le service. Je le félicite pour son anglais et il m'explique qu'il va à l'école à Dunche une semaine, et qu'il reste ici, à 3900 m, l'autre semaine en alternance.

Encore 200 m et l'on arrive à un *shorten* (sanctuaire en pierres sèches) où tout le monde se repose. Je discute avec un jeune porteur de 22 ans qui fait le métier depuis sept ans. Il me confirme que le prix de journée est de 350 rps, quelque soit le poids du sac qui peut atteindre 30 kg. Je lui suggère que les porteurs devraient s'entendre sur un poids de base, de 12 à 15 kg, et facturer les kilos supplémentaires ; ça le fait sourire. A part ça il trouve facilement du travail - à ce prix là rien d'étonnant - mais seulement pendant la saison, c'est à dire Avril et Octobre, soit deux mois par an ! Le reste de l'année, il n'y a rien à gagner.

Le chemin terminal est superbe, tout en montées descentes. Il est taillé dans la montagne et domine les lacs. Le premier n'a plus qu'un gros glaçon en son centre et les autres sont complètement gelés. Les montagnes environnantes sont tapissées de neige et il n'y a plus aucune végétation. Nous cheminons lentement et arrivons aux lodges vers 14 h. Confort rudimentaire mais chambres indépendantes qui sont de vrais courants d'air. Toutes les planches sont mal ajustées ; ne parlons pas des fenêtres. Christiane, passablement fatiguée d'avoir trop peu mangé, a du mal à se réchauffer dans son duvet ! L'après midi nous allons faire un tour sur les lieux dédiés à Siva. Un vieux trident rouillé figé dans le béton, un taureau symbolique en ciment tourné vers un petit oratoire, un bâtiment en parpaings que nous avons spontanément surnommé "les écuries de Siva". Seules cinq ou six cloches gravées, enchaînées à leurs portiques, sont dignes d'attention. Nous imaginons ce site, au mois d'Août en pleine mousson, quand plus de 6000 pèlerins viennent camper ici. Le lieu est étroit, enserré dans les montagnes et les emplacements plats rarissimes. Les cinq lodges ne peuvent accueillir plus de 100 personnes ; il n'y a aucunes commodités et il pleut tous les jours. Quel

bordel! Le jeune gardien du lodge, avec toute sa famille, passe là neuf mois sur douze. Le soir il allume un gros poêle qui donne un semblant de chaleur à la salle commune où tout le monde se réunit autour de l'appareil et d'une lampe à acétylène qui dégage une lumière de néon. Ses enfants se font câliner par les touristes.

Samedi 8

Il fait grand beau, comme depuis le début de notre séjour. Nous partons vers 7h30 sur le chemin rapidement enneigé. On nous a dit qu'il faut passer le col avant 9h30 si l'on ne veut pas s'enfoncer. Comme il n'y a que 200m de dénivelé et pas trop de chemin, c'est très faisable, même si l'oxygène est rare. Nous montons sur une première butte avant de contourner deux lacs et nous y voici. Juste avant d'arriver, nous nous écartons de la trace pour laisser passer un groupe de quatre porteurs qui foncent vers les lacs tant que la neige porte. Le dernier n'a qu'une paire de dôngs aux pieds!

Le fort vent fait que nous ne traînons pas, même s'il y a peu de neige sur l'autre versant mieux exposé. Nous commençons une longue descente en compagnie de trois australiennes et de leur porteur. Chacune a son sac à dos et lui n'a dans le sien qu'un tiers de leur charge. Nous faisons les mêmes étapes depuis le début, mais nous ne ferons vraiment connaissance qu'au cours de celle-ci. En descendant nous croisons plusieurs groupes qui prennent le col dans l'autre sens. C'est une grosse erreur qui n'est pas signalée dans les guides. Pour ceux qui ne campent pas, le dernier lodge est à Phedi, situé 900 m plus bas. Comme il faut traverser avant l'heure fatidique, tant qu'il y a de la neige, ils doivent démarrer au lever du jour, c'est à dire avant 6h.

Entre Phedi et le col, il n'y a rien, si ce n'est une *bhatti* et quelques ruines. A Phedi, il y a deux lodges et un gros *shorten* dont les drapeaux claquent au vent. La pente est tellement raide que les deux lodges sont sur les deux seuls replats séparés par 30 m de dénivelé. Dans celui du bas nous ferons une longue pause et un bon déjeuner. Notre but est Gopte, un lieu situé à 3400 m où il y a deux lodges récents. Mais il n'y a pas que 300 m à descendre, car le chemin est en montagnes russes. Nous mettrons 2h30 pour rejoindre Gopte où nous arrivons passablement fatigués. Le lodge est très sommaire, seulement des chambres en alcôve donnant sur une allée centrale. Il n'y a pas de poêle collectif, ni de salle à manger. Une simple table pour trois personnes où l'on nous a installés, et les autres mangent dehors, donc avant la fin du jour; le dîner a lieu à 18h. Les porteurs dorment sur une plate-forme qui sert de siège à la table. Pour eux il n'y a que deux minces matelas, un édredon molletonné et une pauvre couverture. Ce soir, ils sont deux et le porteur des australiennes - qui joue aux cartes avec nous - n'aura que la couverture. Cette nuit là, dans mon duvet, j'ai eu froid au point que j'ai enfilé les pieds dans mon sac à dos, vieille ruse d'alpiniste que je n'avais

plus utilisée depuis mon dernier bivouac.

Dimanche 9

Heureusement qu'il y a des lodges à Gopte ; sans eux il faudrait atteindre Thare Pati pour lequel nous partons. C'est encore une succession de montées descentes qui nous prend deux bonnes heures pour revenir à 3600 m. Un ciel nuageux s'est installé et il n'y a pas beaucoup de visibilité. Le col de Laurébina, paraît très loin. Nous sommes maintenant sur la crête de l'Helambu qu'il suffit de suivre pendant trois jours pour arriver à Sundarijal, à 15 km à peine de Katmandu. Pour ce soir, notre objectif est le village de Kutumsang et les guides et les gens donnent tous des temps différents pour y arriver, de 3h30 à 6h ! Nous verrons bien. Au début la crête est plus ou moins horizontale, puis elle descend d'un coup sur Magen Goth que l'on atteint en 1h30. Là, il y a un poste de police où il faut remplir le registre habituel et montrer son ticket d'accès au parc. Nous en profitons pour manger. Après, il faut remonter pour reprendre la crête et ses faux plats, jusqu'à ce qu'elle plonge, littéralement de 3200 m à 2500 m sur le col où se trouve Kutumsang. Le chemin se confond souvent avec le lit d'un torrent qui doit dévaler la pente à la saison des pluies, si bien qu'il est encombré de pierres et plutôt pénible à suivre. Nous arrivons au village 3h après la pause déjeuner et allons droit sur le seul lodge équipé d'une douche à panneaux solaires que nous avons repéré à la jumelle. Comme nous n'avons plus vu de douche depuis Syabru, ce choix s'impose. Le soir nous discutons avec une charmante vieille allemande qui voyage seule avec son porteur "qui la fait marcher trop vite". Elle parle bien le français et nous vante les mérites des chemins de Compostelle en France qu'elle connaît mieux que nous.

Lundi 10

Avec la lumière du matin, le cadre est magnifique ; toute la campagne est couverte de terrasses cultivées. Une courte montée, suivie d'une descente de 350 m nous amène au village de Gul Bhanjyang où nous arrivons à l'heure de la sortie des classes. Les écoliers sont en uniforme : chemise ou chemisier bleu ciel et pantalon ou jupe bleu marine. C'est le premier village que nous traversons où il n'y a rien pour le tourisme. Les gens s'activent sans se soucier de nous. L'un aigüise sa faucille à même une ardoise de sa maison, l'autre ajuste les pierres d'angle d'une construction en cours ou guide son bétail dans la ruelle. Une vieille femme, assise par terre, écorce les bouts de bois d'un fagot avec beaucoup d'application.

A la sortie, une montée de 400 m nous attend. Elle passe au milieu de rhododendrons en fleurs que nous n'avons plus vus depuis Langtang. Au sommet de la colline, une vue extraordinaire sur les cultures autour de Chipling nous attend. Les pentes les plus abruptes sont découpées en minuscules morceaux

plats qui soulignent le relief. Les uns sont vert tendre, d'autres portent de jeunes pousses, d'autres sont en labour. Tout ce paysage donne l'image d'un travail colossal pour arriver à domestiquer ces montagnes. Le chemin qui descend sur Chipling est des plus tortueux, raviné par les eaux et plein de cailloux. Nous arrivons à l'heure du déjeuner que nous prenons dans la rue principale en regardant passer les chèvres. Tous les gens vont pieds nus. Le chemin se poursuit, tout aussi tortueux, et nous avons une pensée émue pour les habitants d'un pays si abrupt. Quelques enfants nous attendent avec des fleurs sauvages à la main pour nous demander quelques roupies. Nous leur donnons les derniers stylos qui nous restent.

Encore 1h30 de marche plus facile, légèrement descendante, pour arriver à Patibhanjyang (1800 m) le but de notre journée. En tout il nous aura fallu 6h de marche depuis ce matin. En chemin nous retrouvons les bambous qui poussent par touffes, les cactus grands comme des arbres et même quelques bananiers. Patibhanjyang n'a aucun charme ; ses ruelles sont étroites et on y étouffe. Les rares lodges ont l'air miteux, y compris le Diana lodge qui fait sa publicité sur des kilomètres alentour. Heureusement il y en a un tout neuf en dehors du village, au flan d'une colline. Pour ce soir, nous avons commandé un poulet entier au curry, notre première viande depuis douze jours. Hélas, nous n'avons vu arriver que des bas morceaux. Tous les os étaient coupés n'importe comment et portaient une très maigre viande ; quant aux blancs ils avaient disparus ; par contre la tête était entière. Nous suspectons nos hôtes de nous avoir roulé et qu'une bonne partie de la chair a été prélevée. Il était pourtant à 600 rps, alors qu'on en a eu un vrai à Katmandu pour 250 !

Mardi 11 Avril

C'est notre dernier jour de marche ; nous devons rejoindre Sundarjal. Il ne devrait plus y avoir qu'une seule montée de 300 m au sortir de Patibhanjyang pour atteindre Chiso Pani. Effectivement nous ne mettons guère plus d'une heure pour ce village qui est souvent choisi comme dernière escale par les trekkeurs. Pourtant il est bien laid, défiguré par quelques constructions neuves peinturlurées de couleurs criardes. Le mauvais goût du parvenu népalais est imbattable. A la sortie, nous sommes rattrapés par deux trois personnes qui veulent nous vendre un ticket de passage à 250 rps par personne. En fait il s'agit bien d'un droit d'entrée dans un parc, forme moderne de taxation du touriste. Mais comme nous n'en avons jamais entendu parler, nous exprimons quelques réticences. Personne ne parle anglais, pas même le militaire appelé en renfort, et nous ne sommes pas convaincus de l'obligation de cette dépense, mais nous finissons par céder. Ce ticket, tout à fait justifié si l'on admet que les taxes d'état sont justes, sera vérifié par deux fois dans la journée, preuve qu'il était indispensable.

Nous partons par la route carrossable, non goudronnée, indiquée dans le guide, mais non portée sur la carte. Après une bonne heure de marche

passé une moto, le seul véhicule que nous ayons vu. Nous demandons au conducteur si elle conduit bien à Sundarijal. Pas du tout ! Il nous indique un vague chemin transversal qui rejoint une rivière à suivre jusqu'au village de Mulkharka qui domine Sundarijal. Sur la carte c'est plausible et nous nous remettons en marche avec une légère inquiétude, d'autant plus que l'on parle de touristes attaqués et dépouillés entre Chiso Pani et Mulkharka. Il s'avère que c'est le plus joli chemin que nous ayons suivi "dans la jungle" comme a dit le motard, avec le murmure de la rivière qui grossit, l'éclairage clair obscur donné par la forêt et les nombreux arbres en fleurs. Sur le chemin, nous croisons de plus en plus de gens. Au début nous leur faisons confirmer que le chemin mène bien à Mulkharka. En y arrivant, nous sommes sidérés de voir qu'il n'y a pas le moindre restaurant ni tea-shop. Ce village est au départ des treks de l'Helambu et à l'arrivée de celui qui vient du Langtang et il n'y a rien à manger ! Nous avons juste trouvé une échoppe dans la ruelle principale qui sert des cocas frais - grâce à la fée électricité - et nous avons déjeuné d'un paquet de biscuits.

La fin est une longue descente de 500 m, le plus souvent en escaliers cimentés. Au bout de 100 m. il y a deux restaurants que nous ne pouvions prévoir. Après un réservoir d'eau, on longe une conduite forcée qui mène à Sundarijal. Dans le reste de la rivière des gens se baignent, se lavent ou font leur lessive, tous ensemble. Tout en bas, nous avons pris un taxi qui attendait pour retourner à Katmandu (400 rps). D'un coup nous voici replongé dans un concert de klaxons, un flot de gens et de véhicules, une poussière envahissante et une pollution visible à l'œil nu.